

La centralité de la notion de rationalité dans la science économique en fait une porte d'accès privilégiée. Elle est l'enjeu d'une partie importante des efforts de reconstruction de la science économique. La tentative d'enrichissement de la notion de rationalité instrumentale par celle de rationalité cognitive, le soi-disant "tournant cognitif", est l'une des plus remarquables dans les développements récents de la théorie. L'article montre que ses développements doivent se comprendre à partir des choix épistémiques walrassiens qu'ils ne parviennent pas à dépasser. Il convient d'aller au-delà et de renouer avec une conception herméneutique de l'économie comme science de l'esprit, dans le sillage de la connexion austro-wébérienne.

Par delà la notion de rationalité, l'économie comme science de l'esprit¹

Patrick Mardellat²

—1

Par économie, il faut entendre trois choses : "une disposition de l'esprit qui nous pousse à ne pas gaspiller nos ressources et à vouloir obtenir un résultat au moindre coût ; un aspect de la vie sociale marquée par la lutte contre la pauvreté et l'enchaînement d'actes de production, de distribution et de consommation d'objets considérés comme des biens ou des richesses ; des connaissances mises en œuvre au cours des actes relatifs à la pauvreté et à la richesse transmises par des enseignements plus ou moins spécialisés. Il y a ainsi des économes, des économies et des économistes" (Berthoud 2002, p. 9). "Économie" en ces trois acceptions désigne respectivement une forme d'intelligence, une forme d'organisation et une forme de connaissance. La grandeur de la science économique contemporaine consiste à lier ces trois formes de manière systématique, ce que les étapes antérieures de la pensée économique ne s'étaient pas données pour objectif de réaliser.

—2

Partons de la forme connaissance. Elle se propose, sous sa forme néoclassique, de déduire la forme d'organisation de la vie sociale d'une forme postulée de l'intelligence humaine. La forme d'organisation de la vie sociale est caractérisée comme un équilibre général et la forme d'intelligence comme rationalité. D'un état informe de la vie des individus, qualifié comme état de nature, la rationalité - au sens économique qu'il nous faudra préciser - censée guider les agents dans leur prise de décision, doit arracher les individus à cet état de nature et les conduire sur la voie de la

forme organisée de la vie sociale, connue sous le nom d'équilibre général.

—3

Le pari est extrêmement osé. Il vise à préserver pour la liberté humaine une extension maximale. C'est de la définition de la rationalité individuelle que la science économique escompte ce résultat, dont la portée déborde le strict cadre de ce que l'on entend au sens courant par science économique. Il s'agit d'une thèse de philosophie économique. "Le système simple et facile de la liberté naturelle" (Smith 1776, II, p. 308) trouve dans la rationalité son plus sûr fondement : c'est là l'enseignement recherché par la science néoclassique de l'économie.

—4

L'hypothèse de rationalité individuelle est donc doublement fondamentale, puisque la sortie de "l'état d'enfance des sociétés" vers "l'état civilisé" peut être décrit et expliqué, métaphoriquement ou analytiquement, comme un processus économique d'une part, et que d'autre part cette hypothèse est garante des libertés individuelles, en cela qu'elle évite à la confusion des passions et désirs humains de semer la guerre entre les hommes.

—5

La science néoclassique endosse ce programme avec une exigence formelle maximale, en substituant le concept à la métaphore (de la main invisible) et en empruntant le "jeu de langage" des sciences naturelles. Les résultats obtenus sont d'une simplicité et d'une pureté qui forcent le respect des économistes, se rangeant pour la majorité d'entre eux à l'intérieur de cette définition de leur activité scientifique. Pour reprendre les termes rappelés au premier paragraphe, l'*économiste* (néoclassique) enseigne que les *économies* résultent de l'activité d'*économes*. Il enseigne ensuite qu'il y a une forme d'économie qui réalise l'essence même de l'économie, à savoir l'économie de marché en équilibre général. Et il enseigne enfin que l'activité des économes (*hominum oeconomici*), lorsqu'elle est rationnelle, et que nulle entrave ne s'oppose à cette rationalité - entendue en un certain sens - produit cette économie.

—6

Le propos essentiel de cet article de philosophie économique³ consiste en une étude critique des stratégies contemporaines de dépassement des impasses du programme de recherche néoclassique. Elles ont pour point commun de passer par un enrichissement de l'hypothèse de rationalité en prenant en compte la cognition des agents. Les promesses non tenues par ce "tournant cognitif" s'expliquent, selon nous, par

une conception inappropriée de l'intelligence économique. Enfin, une voie alternative sera seulement évoquée comme piste de recherche prometteuse, l'herméneutique "austro-wébérienne".

I - La dichotomie de la rationalité instrumentale et de la rationalité cognitive dans la théorie walrassienne

—7

La théorie walrassienne⁴ offre l'illustration la plus éclatante de cette ambition théorique qui forme le contenu de l'enseignement de la science néoclassique. Une très rapide présentation de cette économie walrassienne qui définit l'essence de l'économie, nous permettra de donner plus de précision à la notion économique de rationalité. L'économie walrassienne est une économie décentralisée d'agents individuels rationnels. Ces agents sont rationnels en cela qu'ils maximisent leur utilité sous une contrainte de budget : c'est là l'interprétation néoclassique de cette disposition à ne pas gaspiller les ressources et à obtenir un résultat au moindre coût. Les agents walrassiens sont dotés *a priori* de cette rationalité. Il n'y a pas d'apprentissage chez eux, ce n'est donc pas une disposition au sens pratique du terme : la rationalité n'apparaît pas au terme d'un processus de rationalisation des décisions, la disposition à ne pas gaspiller et à obtenir le résultat au moindre coût n'y est pas une vertu qu'il s'agit d'éduquer.

—8

La rationalité s'apparente à un calcul de maximisation. Il est courant en économie de qualifier cette rationalité de rationalité instrumentale, comme le fait par exemple Walliser (2002). Bien que Walras ait "toujours raisonné sur une vue cardinale de l'utilité" (Rebeyrol 1999, p. 45), on considère aujourd'hui que cette notion de rationalité instrumentale correspond à un préordre complet, soit transitivité et complétude de la relation de préférence (Arrow 1986, p. 239). Les agents qui communiquent leurs transactions désirées au marché sont caractérisés par cette seule rationalité instrumentale. Ils connaissent leurs préférences individuelles, mais ne connaissent pas celles des autres agents ; ils connaissent les biens susceptibles de leur procurer la satisfaction recherchée ; ils connaissent les prix qui leur sont communiqués ainsi que leur contrainte de budget. Aucune autre connaissance n'est exigée des agents, qui sont séparés les uns des autres par le marché. L'interdépendance générale que le système économique est censé traiter transite en fait *systématiquement* par le marché, mais il ne s'agit en aucun cas d'une interdépendance directe d'agent à agent ; entre agents, au contraire, la théorie garantit l'indépendance. Cette acception de la rationalité

implique donc l'indépendance des agents, soit de leurs préférences qui ne sont pas influencées par autrui. On peut dire que chaque agent de ce système économique sait tout sur lui-même et rien sur les autres, ni sur le système lui-même, ce qu'il est convenu de qualifier comme une myopie des agents sur ce qui se passe.

—9

Pourquoi la théorie immunise-t-elle chaque agent contre les préférences des autres ? Ou, pour le dire autrement, pourquoi dans la théorie walrassienne les agents n'ont-ils pas connaissance des préférences et décisions des autres agents au marché ? Pourquoi n'ont-ils pas ce qu'il est convenu d'appeler des croyances sur autrui ? Selon A. Orléan (2002, p. 718) la réponse est que "dans une telle perspective d'analyse, les croyances sont perçues de manière essentiellement négative comme ce qui fait obstacle au libre jeu de l'opportunisme rationnel et, en conséquence, comme ce qui peut conduire l'acteur individuel à prendre des décisions inconsidérées." Il s'agit donc, par ce dispositif marchand interposé entre les agents, de préserver et leur liberté de choix et la rationalité dans leurs décisions visant à réaliser leurs choix. Il ne faudrait pas que la prise en considération de croyances sur les préférences d'autrui introduise une quelconque obscurité dans la connaissance claire et distincte que chaque agent a de ses propres préférences, en vertu de la théorie walrassienne.

—10

L'hypothèse de rationalité instrumentale énonce simplement que les agents, connaissant les prix des biens et l'aptitude de ceux-ci à combler les attentes spécifiques qu'ils fondent sur leur compte, sont conduits par leurs préférences à prendre les décisions qui maximisent leur satisfaction dans le respect de leur contrainte budgétaire et à agir en ce sens. Les préférences et la contrainte budgétaire étant donnés, ainsi que la connaissance sur les biens, la décision et l'action qui s'ensuit ne peuvent changer qu'au gré des mouvements de prix qui sont donnés. Le couple "décision-action" adéquat à l'hypothèse de rationalité instrumentale correspond à ce que la théorie désigne comme un comportement paramétrique. C'est un comportement stéréotypé, totalement attendu et prévisible, ce qui peut paraître paradoxal étant donné l'intention affichée d'accorder à la liberté la place la plus éminente dans l'organisation de la vie sociale. Aucune créativité n'est à en attendre ; contrairement à ce que l'on observe dans la réalité où l'agir crée en permanence des mondes nouveaux, y compris l'agir économique. Le comportement paramétrique de l'agent vise en fait à insérer l'agent dans un état du monde préformé pour l'accueillir : tout est donc mis

en œuvre pour laisser à l'acteur l'illusion que la trajectoire qui l'a conduit de sa situation initiale à sa situation finale est le fruit d'une décision rationnelle et librement menée, alors même que, compte tenu des conditions *objectives* de son choix, la *subjectivité* de l'agent paraît de bien peu de poids, cette dernière consistant simplement à avoir des préférences.

—11

De l'interdépendance des agents ainsi définis comme "économistes" en un sens spécial de ce terme, médiatisée par le marché, est-il possible de déduire un "état civilisé" de la société correspondant à ce que les économistes désignent comme un équilibre général, réalisant selon eux l'essence de l'économie ? Autrement dit, l'hypothèse de rationalité individuelle est-elle suffisante pour expliquer la formation d'une économie équilibrée ? La réponse ne peut qu'être négative puisque les agents ne se rencontrent pas, puisque par ailleurs ils ne savent rien les uns des autres. D'autre part la question sur l'origine des prix ne peut pas manquer de surgir : d'où viennent les prix ? comment sont-ils formés ? Rien dans le dispositif jusqu'ici présenté ne permet d'apporter une réponse. Des agents caractérisés par leurs préférences et leur contrainte de budget, n'ayant pas de connaissance sur les autres, leurs préférences et leurs décisions, reclus dans un "splendide isolement", ne peuvent faire émerger un quelconque système de prix. La coordination semble impossible. Aussi à ce niveau de l'exposé, il faut bien convenir que l'hypothèse de rationalité, rationalité instrumentale, n'est pas trop forte, mais bien plutôt trop faible, pour l'office qu'on lui souhaite voir remplir. Arrow l'accorde volontiers : "l'hypothèse de rationalité prise isolément est faible." (1986, p. 238). Cette faiblesse se montre en cela que la rationalité instrumentale prise dans sa pureté ne peut pas assurer la coordination des décisions individuelles décentralisées. On ne voit pas, dans la présentation que nous avons ici adoptée de l'économie walrassienne, comment la coordination des décisions individuelles pourrait résulter de la seule "rationalité de soi", pour reprendre la formule de Arrow.

—12

Et pourtant Walras est unanimement célébré pour avoir permis à l'économie scientifique de faire un pas décisif sur cette voie. Mais pour engager cette avancée il a dû créer une fiction, à laquelle il a accordé beaucoup de ce qu'il avait refusé aux agents du marché. Il s'agit de la figure du commissaire-priseur, que volontairement nous avons jusque-là écarté de notre présentation, afin de faire apparaître les insuffisances de l'hypothèse de rationalité instrumentale. Le secrétaire de marché n'est pas un individu comme les agents du marché, il n'a pas de préférence, n'a pas

d'utilité à faire valoir sur les biens, il n'est pas engagé dans le mécanisme du marché. Il est lui aussi doté d'une rationalité ; mais, autant les agents économiques du marché walrassien se perçoivent comme des *totalités* évoluant dans un *vide*, puisque tout ce qu'ils savent porte sur leur propre personne et aucunement sur autrui ; autant le secrétaire de marché apparaît comme un *néant* fonctionnant dans une *plénitude* sociale, puisque n'ayant sur lui-même rien à savoir, sa connaissance n'a pour objet que les décisions des agents du marché. Le secrétaire du marché se présente ainsi, en quelque sorte, comme la figure inversée des agents économiques. Sa rationalité est ce que la théorie nomme aujourd'hui une rationalité cognitive.

—13

La rationalité cognitive est cette même disposition de l'esprit qui consiste à ne pas gaspiller et à obtenir le meilleur résultat au moindre coût, mais appliquée à l'information et aux croyances des agents. Il s'agit donc de la capacité de collecte de l'information et de son traitement en vue d'en produire une connaissance vraie qui sera exploitée dans la décision pour guider l'action : le critère est un critère conséquentialiste de performance portant sur les prévisions associées à cette connaissance. Les agents du marché walrassien sont dépourvus d'une telle rationalité, et l'on a vu que cela empêchait d'atteindre le résultat souhaité, à savoir la coordination des décisions et actions individuelles en un équilibre général, définissant la forme essentielle de l'organisation de la vie sociale. Aussi, c'est la figure du secrétaire de marché qui va être dotée d'une telle rationalité cognitive et cela sous une forme extrême, puisqu'il va collecter toute l'information disponible dans le marché, soit les transactions désirées communiquées par les agents au marché ; puisqu'il va centraliser et concentrer sur lui toute cette information ; puisqu'il va produire une connaissance vraie à partir de cette information, la valeur et le signe de la somme des demandes nettes agrégées ; puisqu'enfin il va correctement anticiper les réactions des agents à un changement d'information sur les prix. Cette rationalité cognitive s'apparente à l'omniscience. Il va ainsi, au cours d'un processus de tâtonnement, certes virtuel, trouver et crier le vecteur de prix équilibrant le marché. La rationalité cognitive du secrétaire de marché est telle qu'il va être en mesure de *focaliser* les décisions décentralisées des agents sur le vecteur équilibrant du marché, et cela tout en préservant l'illusion des agents que ce résultat est le fruit de leur expression libre et rationnelle. Cette performance du secrétaire de marché est bien à attribuer à sa rationalité cognitive : c'est l'exhaustivité de l'information collectée, la connaissance vraie qu'il en a produite et l'anticipation correcte des réactions des

agents du marché aux mouvements de prix qui expliquent ce succès qui achève le processus de tâtonnement.

—14

On peut interpréter ce dispositif comme suit : l'organisation marchande est une solution au programme suggéré plus haut - à savoir déduire la forme essentielle de la vie sociale qu'est l'économie de l'activité libre et rationnelle des économistes, parce que Walras introduit deux formes de rationalité - la rationalité instrumentale et la rationalité cognitive, qu'il présente dans une dichotomie radicale. C'est une dichotomie analytique.

—15

Il s'agit, dans le jeu de langage des sciences de la nature, de déduire l'état civilisé des sociétés de leur état primitif, et il s'agit d'expliquer causalement ce passage. L'explication et la déduction invoquées nécessitent la formulation d'une loi générale : cette loi ne peut être interne aux agents, car il faudrait alors s'interroger sur son origine, ce qui engendrerait des complications théoriques énormes autour de l'acquis et de l'inné, elle doit donc être extérieure, "à la manière" d'une loi naturelle. Les agents ont donc été totalement démunis de tout ce qui pourrait être le terreau d'une légalité interne aux actes humains⁵ et dont la validité s'extérioriserait pour gouverner le fonctionnement de tout le système économique. Et c'est en conséquence le secrétaire de marché qui a été revêtu de ce qui a force de loi. Cette loi, c'est bien entendu la loi de l'offre et de la demande.

—16

Les agents du marché, contraints par leur budget, sont libres de leurs choix et ils sont rationnels dans leur prise de décision : ils adoptent un comportement opportuniste paramétrique. Ils n'ont pas en vue le résultat global de la coordination de l'ensemble des décisions individuelles. On ne voit donc pas comment ce résultat pourrait résulter et être déduit des décisions rationnelles des agents. Cela se fait à leur insu, comme l'indiquait déjà Adam Smith : l'agent "est conduit par une main invisible à remplir une fin qui n'entre nullement dans ses intentions" (1776, IV 2, p43). Le résultat global, c'est la main invisible qui y conduit, ou plutôt désormais la loi de l'offre et de la demande. Il faut une loi pour pouvoir asseoir une déduction logique de l'*explanandum*, loi qui ne se trouve pas comme telle contenue dans l'hypothèse de rationalité instrumentale des agents et qui doit jouer le rôle de l'*explanans* dans la démonstration. Cette loi, c'est le commissaire priseur qui la fournit, c'est lui qui *oriente* les décisions des agents jusqu'à l'équilibre.

II - Les insuffisances du découplage walrassien de l'instrumentalité et de la cognition

—17

Cette représentation de l'économie et la solution qu'elle propose au problème de la coordination des décisions individuelles décentralisées est-elle satisfaisante ?

—18

La réponse est doublement négative. On sait que ce dispositif produit un résultat sur l'existence de l'équilibre général, mais concernant la stabilité, c'est un constat d'échec : "au niveau agrégé, l'hypothèse de comportement rationnel n'a, en général, aucune implication, c'est-à-dire que pour tout ensemble de fonctions agrégées de demande excédentaire, on peut trouver des préférences et des dotations initiales, pour chaque agent de l'économie, telles que la maximisation de l'utilité aboutit aux fonctions de demande excédentaire que l'on s'était données." (Arrow 1986, p. 237). D'autre part, l'état social civilisé, pour reprendre cette désignation d'Adam Smith, n'émerge de la confrontation des décisions individuelles que parce que le secrétaire de marché a préalablement éliminé, au cours du tâtonnement, toutes les configurations économiques ne correspondant pas à ce que la théorie appelle un équilibre. Une fois le constat effectué par le secrétaire de marché que les demandes agrégées excédentaires sont annulées, il entérine cette position et autorise les agents à entrer en contact. La situation initiale ne correspond en rien à un état de nature ou un état primitif de la société : il n'y a qu'un vide, on est dans une sorte d'avant big-bang social, et on se trouve ensuite directement projeté dans l'état civilisé, avec une solution de continuité. Il n'y a donc pas de réel processus économique expliquant la sortie de l'état de nature. Ou bien les agents n'ont pas de transactions : avant big-bang social ; ou bien les agents entrent en transaction : équilibre économique. C'est une théorie de la création sans big-bang !

—19

Que peut-on retenir de cette rapide présentation de l'économie walrassienne à propos de la rationalité ? On a vu que la rationalité instrumentale constitue une hypothèse trop faible et non pas trop forte, comme on semble trop souvent le regretter. Pour parvenir à un résultat positif sur l'existence de l'équilibre, il convient de lui adjoindre une autre forme de rationalité, la rationalité cognitive. Mais dans la théorie elle est nettement séparée de la rationalité instrumentale et distribuée à la figure du commissaire-priseur, qui représente la loi de coordination des décisions individuelles décentralisées. On apprend donc que la coordination implique une rationalité autre que la seule

rationalité instrumentale, la rationalité cognitive. Cette rationalité cognitive, apanage du commissaire-priseur, est en quelque sorte la rationalité d'un spectateur, d'un spectateur engagé, en cela qu'il concourt extérieurement à la production du résultat. Cette remarque nous rappelle qu'il n'y a pas de rationalité sans spectateur : "rationnel ou rationalité se dit de l'intelligence d'un acteur lorsque celui-ci se conforme à une loi et s'offre à la vue d'un spectateur." (Berthoud 1994, p. 108). Cependant, le seul spectateur de cette rationalité est le commissaire-priseur, mais en aucun cas l'un quelconque des autres agents rationnels du marché. C'est le spectacle de cette rationalité des agents qui confère de la prévisibilité à leurs réactions paramétriques aux modifications de prix et qui permet au commissaire-priseur de conduire téléologiquement le tâtonnement jusqu'à l'équilibre. Mais pour cela il faut aussi que le spectateur ne soit qu'extérieurement engagé à ce mécanisme, c'est-à-dire qu'il ne soit pas lui-même un agent exprimant ses préférences sur les biens. Que se passerait-il si le commissaire-priseur était l'un des agents du marché, engagé par sa rationalité instrumentale dans le marché et non plus seulement par sa seule rationalité cognitive ? Il y a fort à parier que le mécanisme en serait détraqué, l'agent commissaire-priseur pouvant tirer un avantage personnel de la somme d'informations sur l'ensemble du marché dont il est seul détenteur : cela définirait une situation d'asymétrie d'information extrême.

—20

Mais on apprend aussi que la rationalité instrumentale n'est pas le principe explicatif du fonctionnement d'une économie, ici d'un marché, ce n'est pas la rationalité instrumentale qui permet à l'économie d'arracher les hommes de l'état de médiocrité naturelle qui caractérise l'enfance des sociétés pour les élever à l'état civilisé et pacifié de la société économique. La rationalité instrumentale n'a une certaine efficacité que pour autant qu'elle s'exprime dans le cadre fixé par le commissaire-priseur, que pour autant qu'elle respecte le principe donné par la loi de l'offre et de la demande, selon lequel il n'y a pas d'échange en dehors de la compatibilité constatée *ex ante* aux transactions des décisions individuelles. La rationalité instrumentale n'explique donc rien, c'est bien plutôt le système économique tel qu'il est conçu qui explique l'efficacité de la rationalité. Il faudrait pouvoir expliquer et comprendre pourquoi les agents acceptent de se soumettre à cette *règle*. Autrement dit, il faudrait expliquer et comprendre pourquoi il est rationnel d'être rationne!

—21

La rationalité n'est donc pas à elle-même son propre fondement, elle ne fournit pas sa propre explication ou légitimité, et ce en totale opposition à ce qu'avance Raymond Boudon (2002, p. 756). Il cite Hollis : "rational action is its own explanation", et il commente ainsi : "dès lors qu'on a expliqué que le sujet X a fait Y plutôt que Y' parce qu'il lui paraissait plus avantageux du point de vue de ses objectifs de faire Y, *l'explication est complète*. Même si la biologie était capable de décrire les phénomènes électriques et chimiques qui accompagnent un processus de décision, cela n'ajouterait rien à l'explication. Le MUE [Modèle d'Utilité Espérée, PM] produit en d'autres termes des explications autosuffisantes : dépourvues de boîtes noires." (p. 756-757, nous soulignons). La formule de Hollis ne manque pas d'être ambiguë, la rationalité explique l'action et est sa propre explication, donc l'action est expliquée par la rationalité de l'acteur parce que la rationalité est l'explication de la rationalité. Pourquoi s'arrêter ici ? Il faut poursuivre à l'infini : la rationalité est l'explication de la rationalité parce que la rationalité explique la rationalité, etc. Si ce n'est pas une boîte noire, qu'est-ce que c'est ? S'il n'y a pas de terme à cette série d'invocations de la rationalité, à cette régression infinie, alors on ne peut pas dire, comme Raymond Boudon le soutient, que l'explication est complète !

III - Le tournant cognitif dans la théorie contemporaine : l'intégration de la rationalité instrumentale et de la rationalité cognitive

—22

Comment la profession des économistes a-t-elle réagi à cette situation peu confortable ?

—23

Notre interprétation de la théorie contemporaine est que tout est mis en œuvre pour réunir les deux formes de rationalité, rationalité instrumentale et rationalité cognitive. Il semble que pour les économistes contemporains, la théorie walrassienne ait en quelque sorte commis "la faute d'Epiméthée"⁶ : Walras est trop parcimonieux dans la distribution des qualités aux hommes, il ne leur accorde que la rationalité instrumentale, et réserve le privilège de la rationalité cognitive au commissaire-priseur. La théorie contemporaine habite en quelque sorte le personnage de Prométhée, elle va tenter de voler la rationalité cognitive au commissaire-priseur pour en faire don aux agents du marché. On peut appeler cela "le tournant cognitif" de l'économie (André Orléan 2002).

—24

Pour présenter ce "tournant", on peut comme le fait Arrow, remarquer "que l'usage courant du mot "rationalité" ne correspond pas à la définition qu'en donne l'économiste en termes de transitivité et de complétude, c'est-à-dire de maximisation de quelque chose." (1986, p. 239). Ce sens courant évoque par rationalité le traitement complet de l'information, la justesse du raisonnement, etc. (id.). On comprend donc que le tournant est motivé par le souci de se rapprocher de l'usage courant du terme de rationalité et de coller de plus près les représentations communes, afin de donner davantage de force explicative à la notion de rationalité.

—25

Le tournant cognitif consiste à s'intéresser aux processus cognitifs que mettent en œuvre les agents pour prendre leurs décisions. Il s'agit donc de leur attribuer une rationalité cognitive. Mais sur quoi porte la cognition des agents ? La réponse est que la cognition des agents porte sur et est formée des croyances relatives à autrui, et en particulier sur leur rationalité. Pour Arrow "chacun des agents présume la *rationalité* des autres" (id., p. 241). L'emploi du verbe "présume" indique bien que cette connaissance est une croyance. Si l'objet de la croyance des agents est la rationalité des autres, et que cette rationalité porte sur la cognition des agents, soit leur rationalité, alors la croyance des agents porte en dernier ressort sur la croyance des autres.

—26

Pourquoi doter les agents d'une cognition sur la cognition des autres ? Pour la raison ultime qu'en fait, si les agents sont supposés s'intéresser aux croyances des autres pour prendre leurs décisions, c'est parce qu'ils croient que l'évolution du système économique elle-même dépend des croyances des agents évoluant dans le système. Le paradoxe étant que la plupart du temps les agents du modèle n'ont plus en vue cette représentation de l'évolution du système, leur cognition étant totalement accaparée par la cognition des autres agents. Ainsi, Bernard Walliser présente-t-il les "croyances croisées du type "je sais que tu sais que je sais..." de la manière suivante : "la distribution inter-individuelle de ces croyances fait passer, par force croissante, de la croyance partagée ("chacun sait X") à la croyance commune ("chacun sait X, sait que l'autre sait X et ainsi de suite à l'infini")" (2002, p. 696). André Orléan rejoint Walliser dans sa définition de la croyance commune : "on dit que Q est de croyance commune pour le groupe G lorsqu'on a l'ensemble suivant de propositions : CiQ ; CjCiQ ; CkCjCiQ... jusqu'à l'infini des croyances croisées,

pour tous les i, tous les j, tous les k du groupe,... (...) tout le monde croit que tout le monde y croit et cela jusqu'à un ordre infini de croyances croisées." (2002, p. 726). Que veut dire jusqu'à l'infini ? Faut-il prendre au sérieux cette évocation de l'infini dans la cognition des agents ? Quel lieu, quelle faculté sont-ils en mesure d'accueillir l'infini ? Quel esprit, puisque nous ne sommes pas revenus sur la proposition inaugurale selon laquelle nous avons affaire à une disposition de l'esprit ?

—27

La notion de croyance ou de rationalité cognitive dans cette acception est donc essentiellement autoréférentielle, en rupture avec ce que Orléan appelle la conception "fondamentaliste" (id., p. 718) pour caractériser ce que nous avons présenté dans la première section. Autrement dit, dans leur prise de décision les agents ne sortent pas de leurs représentations ou croyances, et on ne voit d'ailleurs pas comment ils pourraient en sortir compte tenu de la conception de la cognition qui est ici proposée. Les agents sont pris dans une boucle autoréférentielle infinie. L'objet d'une croyance est toujours une croyance, selon une mise en abîme sans fin. Comment un tel processus cognitif est-il susceptible de produire la moindre connaissance ? Il faudrait pour cela que l'agent puisse rompre la boucle autoréférentielle pour en sortir afin d'en élaborer un savoir.

—28

Quel est, toutefois, l'avantage escompté par la théorie économique de ce tournant, qu'Orléan n'hésite pas à présenter comme "une révolution paradigmatique" (id., p. 719) ? Il s'agit de mieux comprendre les évolutions économiques qui dépendent aussi de croyances, comme dans les cas de bulles financières, de paniques bancaires, de prophéties autoréalisatrices, d'équilibres de taches solaires, etc. Mais la raison fondamentale nous semble donnée par Bernard Walliser dans l'article op. cité : "un des thèmes majeurs est de rendre compte de processus concrets par lesquels les acteurs, dotés d'une rationalité tant instrumentale que cognitive, sont susceptibles de *se coordonner par leurs propres forces* sur un état d'équilibre." (p. 694, nous soulignons). Et plus loin, l'objectif présenté est de "fonder les équilibres sur les seuls raisonnements d'acteurs autonomes dotés d'une rationalité extrêmement forte", ce qu'il spécifie comme une approche épistémique ou éductive. En d'autres termes, il s'agit de parvenir à expliquer la formation d'un équilibre comme émergeant de la rencontre des agents sans la médiation d'un commissaire-priseur. L'enjeu théorique est donc bien, en faisant disparaître le commissaire-priseur, de disséminer sa rationalité cognitive dans le marché et de la répartir *entre* les agents. On a

ainsi une dispersion de la rationalité cognitive à l'échelle du marché. Cette dispersion de la rationalité cognitive infinie du commissaire-priseur dans le marché entre les agents conduit à la représentation d'un marché-cerveau, fonctionnant sur un modèle connexionniste assez proche de ce que la psychologie théorique de Hayek⁸ présentée dans *L'ordre sensoriel* en 1952 affirme du fonctionnement de l'esprit-cerveau.

—29

La rationalité cognitive du commissaire-priseur est infinie, aussi la fragmentation d'un infini donnant toujours un infini, cela explique que la cognition des agents est infiniment encombrée par les croyances croisées, dont il est question dans la notion de croyance commune. Mais en descendant ainsi sur la place même du marché, cette rationalité cognitive perd le point de vue privilégié qui était celui du belvédère du secrétaire de marché, où toute l'information, soit les transactions désirées, affluait ; et la rationalité cognitive n'ayant plus un point de vue unique, mais une multitude de points de vue, se prend alors elle-même pour objet à l'infini, à la manière des débris d'un miroir qui n'auraient que leur propre image fragmentée à réfléchir sans fin. Les agents sont tous en même temps dans une position de spectateur, mais chacun se trouve dans une position qui correspond à l'angle de vue sur le monde que Borges, dans une magnifique fiction, nomme *L'aleph* : "un Aleph est l'un des points de l'espace qui contient tous les points. (...) C'est le lieu où se trouvent, sans se confondre, tous les lieux de l'univers, vus de tous les angles." (p. 201) Chaque agent du marché se trouve dans une position comparable à celui qui observe un Aleph, il voit tout et se voit dans ce tout voyant le tout, et ainsi de suite à l'infini. Chaque agent contient dans sa cognition toutes les cognitions des autres agents à l'infini. Dans quelle disposition peut bien se trouver un agent qui a cette posture ? Comme le spectateur d'un Aleph, les agents se trouvent alors plongés dans un paralysie totale, dans l'incapacité d'agir. Ils ne sont finalement plus des agents ou des acteurs, mais seulement des spectateurs.

—30

Il ne semble dans ces conditions plus possible de connecter ce qui se passe dans le marché sur les cognitions des agents, car ne parvenant pas à sortir du processus de cognition, les agents ne peuvent prendre de quelconques décisions. La solution ne passe que par un coup de force théorique. Coup de force qui est l'œuvre du modélisateur ou du théoricien, qui arbitrairement va mettre fin au processus infini de cognition des agents et arrêter une décision au seuil d'informations accumulées au point du processus de cog-

nition qu'il aura déterminé. En ce point précis, qui est aussi censé correspondre à un moment du processus de cognition, la rationalité instrumentale des agents reprend tous ses pleins droits et le calcul de maximisation donne à la décision des agents leur contenu.

—31

Cette approche "cognitive" de la théorie contemporaine de la coordination se présente sous différents développements. Nous n'évoquerons rapidement que deux d'entre eux. Il y a tout d'abord la théorie des anticipations rationnelles qui constitue un développement de l'article fondateur de J. Muth (1961). Dans un cadre dynamique, les décisions des agents en vue de maximiser leur utilité (rationalité instrumentale) reposent sur une représentation de l'évolution des prix (rationalité cognitive) : les anticipations sont "des prédictions fondées d'événements futurs, [qui] sont essentiellement les mêmes que celles de la théorie économique pertinente" (Muth id., p. 48), il s'agit donc bien de croyances. La théorie des anticipations rationnelles propose une explication de la formation des anticipations par les agents. Elle s'oppose aux critiques qui sont adressées à l'hypothèse de rationalité en économie, entre autres par Simon, hypothèse qu'il s'agit de renforcer : "les modèles économiques dynamiques ne supposent pas assez de rationalité" (ibid.). Dans cette théorie, les anticipations, donc les conjectures à propos de l'évolution des prix, constituent *in fine* des données du calcul économique. La rationalité instrumentale enveloppe totalement la rationalité cognitive : les agents vont maximiser leurs chances de "prédiction" juste, et le calcul va donc d'abord porter sur la manière la plus performante d'anticiper l'évolution d'une grandeur. Ce qui conduit à sélectionner "la théorie économique pertinente". Il n'y a donc aucune autonomie reconnue à la rationalité cognitive, cette dernière n'est qu'une application de la rationalité instrumentale au problème de la formation des représentations et croyances des agents relatives à l'évolution de certaines grandeurs économiques et aux anticipations des autres agents : implicitement, si la bonne manière de former des anticipations est donnée par l'économiste, il n'y a pas de raison de supposer que les agents ne l'exploiteraient pas pour former leurs anticipations, sinon ils seraient "instrumentalement" irrationnels. Avec l'hypothèse d'anticipation rationnelle, il est effectivement exact que "les agents présumement la *rationalité* des autres." (Arrow op. cité). En fait, il faut supposer que chaque agent dispose d'un modèle du fonctionnement de l'économie dans son ensemble, ce qui revient à dire que chaque agent doit être en quelque sorte doté de la prescience du commissaire-priseur. Dans ce cas on peut évidemment parler de connaissance commune : pour tout $i \in Q$ est une proposition vraie (le modèle de l'économie) et

par ailleurs tout i sait que tout le monde croît que Q est une proposition vraie, donc il n'y a qu'un seul modèle de l'économie, à savoir Q. Le résultat est paradoxal. La prise en compte de la rationalité cognitive dans le cadre de la théorie des anticipations rationnelles donne à la rationalité cognitive des agents un contenu unique et universellement partagé par tous les agents ; puisqu'il n'y a plus de différence dans les cognitions individuelles, la rationalité cognitive perd donc tout pouvoir explicatif, et la théorie retombe dans l'ornière de l'impuissance de la rationalité instrumentale à expliquer la coordination des agents.

—32

Une seconde manière d'être attentif à la cognition des agents s'est faite jour avec la théorie des jeux. La théorie des jeux offre un cadre de règles aux joueurs dans lequel ils vont agir en vue de maximiser un gain. La diversité des jeux proposés par la théorie est telle qu'il est hors de question d'entrer dans la discussion de jeux. Ce qui retient notre attention dans la théorie des jeux est la prise en compte des croyances des agents dans leur prise de décision. Un joueur-agent pour choisir sa stratégie doit se faire une idée de la stratégie qu'adoptera l'autre joueur-agent, sachant que la stratégie de ce dernier dépendra elle-même de l'idée qu'il se fera de la stratégie du premier, et ainsi de suite. On ne peut plus alors caractériser le comportement des agents comme étant paramétrique, mais plutôt comme étant stratégique, car la décision d'un agent va dépendre de ses conjectures sur la décision de l'autre agent. La théorie des jeux s'intéresse surtout à la formation ou sélection d'équilibres de jeux (Walliser 2002) et à l'émergence de la coopération dans un jeu non-coopératif. La rationalité cognitive des joueurs est essentielle à la description d'un jeu. Plusieurs approches sont disponibles selon les types de jeu, pour caractériser la formation des croyances des joueurs, approche éductive qui "suppose que les agents ont une rationalité forte, tant instrumentale que cognitive, chacun étant capable de simuler parfaitement le comportement des autres dans le fonctionnement du système", apprentissage cognitif qui "suppose que les agents, qui demeurent optimisateurs, ont une rationalité cognitive affaiblie, et révisent leurs croyances imparfaites sur leur environnement en fonction des observations", apprentissage comportemental qui "suppose que les agents ont des fonctions de comportement qui dépendent directement de l'environnement observable, et qu'ils les ajustent en fonction des utilités obtenues par mise en œuvre de leurs actions passées", approche évolutionnaire enfin qui "suppose que les agents sont de purs automates, dotés d'une fonction de comportement figée, qui se rencontrent aléatoirement deux à deux et se reproduisent en fonction des utilités qu'ils en retirent" (Walliser

1994, p. 52-53). Les résultats de la théorie des jeux sont présentés sous la forme de paradoxes ou de dilemmes. Ces résultats sont paradoxaux par rapport aux attentes du modélisateur : la rationalité individuelle devrait permettre d'atteindre le résultat optimal du jeu, c'est-à-dire le résultat qui est collectivement dominant ; or, la stratégie dominante pour un joueur n'est pas nécessairement la stratégie dominante du jeu, loin de là ; mais les résultats ne sont pas paradoxaux au sens où ils échapperaient au modélisateur, puisque les résultats sont en quelque sorte inscrits dans l'écriture du jeu ; ils ne sont pas non plus paradoxaux au sens où ils échapperaient au joueur, car ce que le joueur a en vue c'est la meilleure stratégie individuelle compte tenu d'un ensemble d'informations plus ou moins complètes sur les règles du jeu et plus ou moins parfaites sur la stratégie de l'autre joueur, mais il n'a pas en vue l'optimisation du résultat du jeu dans son ensemble. Si le jeu est par définition non-coopératif, il n'y a aucun paradoxe à ce que le résultat du jeu soit sous-optimal par rapport à une stratégie coopérative. Ce n'est pas la rationalité de l'agent qui est en cause, mais c'est la rationalité du modélisateur qui invente une situation impossible aux agents, dans laquelle il leur refuse ce qui pourtant s'observe quotidiennement dans la réalité, à savoir que les individus sont collectivement plus performants dans la coopération.

IV - Appréciation du tournant cognitif, pour en finir avec la notion de rationalité

—33

Ces développements théoriques contemporains ont eu le mérite incontestable d'attirer l'attention sur le rôle des croyances dans la prise de décision des agents. Conformément à la méthode des économistes cela ne s'est pas fait par un affaiblissement de l'hypothèse de rationalité, bien au contraire. Le diagnostic avait été bien posé, l'hypothèse de rationalité instrumentale est trop faible pour expliquer la coordination des agents dans un système économique. Il fallait donc la renforcer, et la rationalité cognitive est venue en renforcement de la rationalité instrumentale. Les croyances et représentations, qui dans la théorie walrassienne étaient exclues pour cause de perturbation à la décision rationnelle des agents, ont donc été intégrées à la rationalité des agents. Se "faire" une représentation de l'évolution du système économique, avoir des conjectures sur les décisions des autres agents, et en tenir compte dans la sélection de sa stratégie est en tout point rationnel. Il peut par ailleurs être parfaitement rationnel d'agir en suivant une croyance commune plutôt que sa propre conviction sur la situation économique, comme le montre très finement André Orléan, car, en prenant l'exemple de la finance, "sur un mar-

ché, on fait du profit quand on réussit à prévoir correctement l'évolution de l'opinion du groupe." (2002, p. 734). Ces développements théoriques ont donc le mérite de réconcilier les croyances avec la rationalité. Par ailleurs il convient de remarquer que la rationalité instrumentale n'a pas été rejetée, elle reste au cœur de la logique des choix économiques.

—34

Qu'est-ce qui pourtant nous semble insatisfaisant dans ces développements ?

—35

Nous avons déjà émis un certain nombre de réserves à propos de la formalisation de la rationalité cognitive dans la théorie contemporaine, au cours de la section précédente. La main du modélisateur ou du théoricien est finalement trop visible et les agents ne sont pas tant des joueurs que des jouets du théoricien. Les résultats de ces constructions théoriques n'ont qu'une portée limitée au cadre théorique, il est impossible de les en extraire pour les confronter à des situations réelles. Et cela vaut y compris pour les jeux expérimentés sur des groupes humains mis en condition : on ne parvient jamais vraiment à sortir de ces fictions théoriques. Alors que les constructions théoriques de la physique de laboratoire permettent d'envoyer avec succès des satellites en orbite, ici, les constructions théoriques et "expérimentations" de l'économie néo-classique n'ont qu'une validité et une portée limitées à celles-ci : les enseignements ne concernent que les modèles et les agents adaptés à ces derniers, les jeux et leurs joueurs. L'extension⁹ de la rationalité économique aux croyances et représentations vise à contextualiser la rationalité des agents. Ainsi, André Orléan affirme-t-il que "dès lors qu'on s'intéresse à la manière dont les agents considèrent leur environnement et l'analyse[nt], on sort de la rationalité instrumentale pure car il faut alors tenir compte du *contexte historique*, et tout particulièrement, de l'état des savoirs au moment considéré." (2002, p. 724, nous soulignons). Et plus loin, "pour désigner cette forme de rationalité qui prend appui sur les contextes au-delà de ce que justifierait l'analyse fondamentaliste, nous proposons le terme de "rationalité située"" (id., p. 729). André Orléan parle encore de "l'effet de contexte" (id., p. 731).

—36

On comprend donc que la rationalité instrumentale est une rationalité hors-site, une rationalité *dé-localisée*, une rationalité dont l'économiste nie qu'elle ait un lieu, c'est une rationalité qui n'a pas de lieu. N'ayant pas d'ici, elle ne peut non plus avoir de maintenant, c'est une rationalité sans *hic et nunc*. Car, ainsi que le montre le phénoménologue Wilhelm Schapp, il n'y a

de lieu que pour ceux qui sont "empêtrés dans des histoires" (1992). C'est donc une seule et même chose que de situer la rationalité et de la réinsérer dans des histoires. Aussi la formule d'Orléan "tenir compte du contexte historique" est-elle trop faible, car il ne peut en aucun cas s'agir de tenir compte de l'histoire dans laquelle la rationalité est empêtrée, comme il s'agirait de tenir compte d'une information nouvelle qui viendrait enrichir la lecture de la situation ; et s'il en est ainsi, c'est parce que la nouveauté ici représentée par de l'information qui arrive est elle-même empêtrée dans l'histoire. Le fait d'être empêtrée dans des histoires n'est en rien anecdotique, il ne s'agit pas d'une caractéristique secondaire de la rationalité, c'en est une caractéristique essentielle : la rationalité ne peut se concevoir hors histoire, ce qui revient à dire que la rationalité ne peut pas se penser hors d'un processus de rationalisation. Dans la mesure où l'économiste prétend dire quelque chose de l'économe et des économies, il ne peut pas faire abstraction de l'empêchement dans des histoires, car il s'agit là de l'horizon indépassable, de "l'être de l'homme" selon Schapp. On peut, bien sûr, procéder comme Schapp et affirmer que doter l'économe d'une rationalité, et donc en quelque sorte nier l'empêchement de la rationalité économique dans des histoires, c'est toujours d'une certaine manière affirmer un empêchement dans une histoire, car nul, pas plus l'économiste qu'aucun autre, n'est en mesure d'échapper aux histoires. Ce serait ici l'histoire d'une conception de l'économie et de l'économe qui elle-même se rattache à tout un horizon d'histoires, des sciences, des sociétés, etc. Nous voulons dire par là que si la représentation de l'économe et de l'économie est an-historique, cela ne constitue pas une annulation radicale de l'histoire : sous la biffure, le mot d'histoire reste bien visible, car l'économiste et sa science ont une histoire à laquelle ils ne peuvent pas échapper. Retrouver l'histoire sous cette biffure, c'est là la tâche d'une herméneutique qui est essentielle à l'autocompréhension de la discipline.

—37

André Orléan a encore une phrase très suggestive dans son texte consacré au tournant cognitif (2002, p. 723) : en commentaire au texte de Hayek (1945) sur le rôle informationnel des prix, Orléan affirme que l'explication de Hayek bute sur "la différence entre prix relatif et prix monétaire", aussi "lorsque les individus observent une augmentation du prix de l'étain [l'exemple est de Hayek], ils doivent se demander si cette augmentation observée est ou n'est pas la conséquence d'une augmentation générale des prix". La réaction des agents dépendra évidemment de la nature de la réponse qu'ils apporteront à cette interrogation, réponse qui elle-même dépendra de la représentation que les agents se font de l'économie. Orléan conclut

alors sur "le fait fondamental que les prix ne suffisent pas à la détermination de l'action efficace et que celle-ci requiert, de la part des agents, un *travail d'interprétation* quant à la manière dont l'économie fonctionne." (nous soulignons). Cette phrase nous semble avoir une portée essentielle, car elle nous permet de comprendre que ce qui est *in fine* recherché par l'extension cognitive de la rationalité, à laquelle des courants divers et variés de la théorie économique travaillent, c'est pour les agents une capacité herméneutique. La rationalité cognitive serait en quelque sorte mieux nommée comme "rationalité herméneutique". Si toutefois ce pas n'a pas été franchi, c'est parce que l'affaire n'est pas encore suffisamment claire, comme l'indique le reste de la citation. Orléan parle de l'économie comme d'une machine, puisqu'il est dit qu'elle "fonctionne" ; par ailleurs il faut affirmer qu'il n'y a d'interprétation que là où il y a du sens caché, caché aux acteurs ; or, ces deux propositions ne sont pas compatibles. Car comme le dit Berthoud (1994, p. 109) s'il n'est pas insensé de dire d'une machine dotée d'une intelligence artificielle qu'elle juge, qu'elle a une rationalité pour-soi qui est aussi pour nous, spectateurs de la machine, il faut aussi dire "d'une machine qu'elle est parfaitement transparente. L'idée d'une machine opaque, obscure ou aveugle à elle-même n'a pas de sens." Il n'y a donc pas de sens caché pour une machine : si l'économie est une machine, alors il n'y a pas de sens caché dans l'économie, et alors il n'y a pas non plus d'interprétation possible. La greffe d'une rationalité cognitivo-herméneutique sur la rationalité instrumentale n'a aucun sens dans et pour une économie-machine. Toucher à la représentation de l'agent dans le sens d'une pragmatisme de l'agent ne peut se faire sans toucher à la représentation de l'économie.

—38

Si la rationalité est empêtrée dans des histoires, autrement dit dans des processus de rationalisation, alors le problème n'est pas d'abord et avant tout de situer la rationalité, comme le propose Orléan en exhibant les effets de contexte de jeux dans lesquels les décisions des joueurs sont indexées aux règles de ces jeux, mais bien plutôt de situer la rationalisation. Et si la rationalité définit spécifiquement l'économe et si l'économie est, comme l'indique la citation inaugurale à ce texte, une disposition de l'esprit, alors la rationalité est située, elle est située dans l'esprit. Et la question qui alors retentit n'est pas "Où est la rationalité ?" ou encore "Où situer la rationalité ?", mais bien "Où est l'esprit ?". Le lieu qu'il s'agit de rechercher n'est pas le lieu de la rationalité, qui est déjà connu, à savoir l'esprit, mais c'est le lieu de l'esprit. Où se rencontre l'esprit ? La rationalité étant une disposition de l'esprit, le processus de rationalisation est corrélé au

déploiement de l'esprit. Aussi la question essentielle à l'économie aujourd'hui porte-t-elle sur la localisation de l'esprit, ou si l'on veut de la vie de l'esprit ; c'est de la réponse à cette question que l'on pourra espérer une meilleure compréhension de l'efficacité de la rationalité que les acteurs économiques, les économes, mettent en œuvre dans leur décision à même l'action.

—39

Or le tournant cognitif en économie a implicitement répondu en acceptant *de facto* l'approche cognitiviste des sciences du cerveau, sans même avoir préalablement posé la question. La conception de "l'intelligence économique" sous-jacente au cognitivisme est "mentaliste" pour reprendre une caractérisation de Descombes (1995, p. 11). Selon cette "philosophie de l'esprit" la vie mentale est un "procès physique" et l'esprit "un système matériel, à savoir, tout simplement, le cerveau" (id., p.13). On a donc affaire à des systèmes intelligents et finalement il n'y a entre l'intelligence humaine et l'intelligence artificielle qu'une simple différence de degré, mais nullement de nature. Ce que l'on appelle esprit est prisonnier de la matière et s'identifie au contenu du système intelligent. Les phénomènes de l'esprit sont internes aux systèmes intelligents, ils ont d'une certaine manière une matérialité et il y a donc une causalité propre à ces phénomènes, une causalité mentale. Le mentalisme ou la philosophie mentale qui est la philosophie de l'esprit du cognitivisme "est une pensée qui assure d'abord l'autonomie du mental en le *détachant* du monde extérieur (matériel), pour se poser ensuite le problème inextricable de l'*interaction* entre le mental et le physique." (id., p. 23). Selon cette pensée du mental les systèmes intelligents ne sont pas en relation avec le monde extérieur, ils ne sont confrontés qu'à leurs représentations du monde extérieur. Ils sont en fait coupés du monde extérieur ; les seuls objets de leur mentalisation sont des représentations internes ; les systèmes intelligents sont donc dans l'incapacité d'entrer en contact avec le monde externe ou une quelconque entité de ce monde externe autrement que par la médiation de représentations : aussi l'efficacité d'une telle rencontre est-elle incompréhensible. Comment penser l'interaction, pour ne pas parler de causalité, entre des représentations internes à un système intelligent et le monde externe ? Cela semble impossible si ce n'est en recourant aux formules d'une pensée magique...

—40

Que l'on ne doute pas qu'il s'agisse bien là de la nature de l'approche cognitive en économie. L'approche cognitive d'Orléan le montre assez clairement. Pour ce dernier, l'un des enjeux du tournant cognitif

est l'élaboration d'une théorie de la cognition sociale. Mais il ne faut pas entendre par là un holisme de l'esprit ou de la pensée, soit l'affirmation d'une extériorité de l'esprit dans ce que l'on appelle le social. Il s'agit plutôt de dire que les agents ont des croyances sur les croyances des autres et lorsque celles-ci ont une certaine densité sociale et deviennent ce qu'il est convenu de désigner comme croyance commune ou croyance partagée, alors les agents peuvent prendre leur décision en fonction de ces croyances sociales plutôt que de leurs croyances personnelles, tout en restant parfaitement rationnels. Cela permet ainsi d'expliquer que "vont s'imposer aux acteurs économiques des équilibres qu'ils n'auraient pas nécessairement souhaités" (2002, p. 733). L'équilibre général de la théorie walrassienne qui s'impose aux acteurs n'est lui non plus pas nécessairement souhaité par ceux-ci, et c'est le commissaire-priseur qui explique ce résultat ; ici, après le tournant cognitif, ce sont les croyances sociales qui prennent le relais du commissaire-priseur, ce qui confirme notre hypothèse de lecture selon laquelle la rationalité cognitive n'est que la dispersion et distribution de la rationalité du commissaire-priseur aux agents du marché. La différence par rapport à l'approche standard est toutefois que le commissaire-priseur est une fiction théorique, alors que le tournant cognitif pense lui avoir substituer une hypothèse réaliste avec la rationalité cognitive et les croyances sociales. Qu'en est-il ?

—41

L'enjeu est d'importance puisqu'il s'agit de donner à des entités collectives une réalité et une force explicative. Comment une croyance attribuée à un groupe qui par définition est une entité abstraite peut-elle avoir une quelconque efficacité dans la réalité ? c'est-à-dire influencer les décisions individuelles, qui pourtant restent rationnelles ? Orléan illustre une telle croyance collective par la proposition "le marché croit que cette devise est sous-évaluée" et il commente en note : "en fait, entrent dans cette catégorie toutes les propositions dans lesquelles on attribue des qualités à des *objets collectifs*" (id., p. 727, nous soulignons). La croyance collective existe par la capacité cognitive des agents à attribuer aux groupes des croyances : "il nous semble que c'est très précisément par le biais de cette capacité cognitive à attribuer des croyances au groupe *en tant que tel* que le collectif acquiert *de facto* une existence effective" (id., p. 728). Cette phrase nous paraît d'une importance capitale en cela qu'elle illustre l'impasse dans laquelle le tournant cognitif conduit la science économique en raison de l'acceptation aveugle du mentalisme. La problématique est bien celui inextricable de l'interaction entre le mental et le physique (ici l'extérieur). Remplaçons dans la phrase citée le mot "groupe" par le mot "fantômes". Cela

donne la phrase suivante : "il nous semble que c'est très précisément par le biais de cette capacité cognitive à attribuer des croyances aux *fantômes* en tant que tels que les *fantômes* acquièrent *de facto* une existence effective". Cette substitution de mots atteste que nous sommes bien en présence d'un sophisme ou d'une incantation magique. Elle atteste aussi que les agents restent totalement prisonniers de leurs représentations, à aucun moment ils n'en sont sortis. Si un agent estime pour son compte que telle devise est sous-évaluée et que logiquement elle doit s'apprécier, mais qu'il croit par ailleurs qu'aux yeux du "marché" cette devise va continuer de baisser, ce n'est pas parce qu'il attribue cette croyance au marché que le marché a une existence effective : selon la leçon de Kant on ne peut inférer ou déduire l'existence en partant d'une proposition, l'existence ne se déduit pas. Est-ce alors la croyance attribuée au marché qui existe effectivement ? La réponse est certes positive, mais cette croyance existe comme croyance individuelle de l'agent en question. On ne parvient pas à sortir des représentations de l'agent. L'agent n'est confronté qu'au contenu de son esprit et il n'y a d'autre réalité pour lui que ce contenu.

—42

Comment sortir de cette aporie ?

V - De la rationalité à l'esprit, la connexion austro-wébérienne

—43

L'approche cognitive est une approche cognitiviste de l'économie. Les agents sont posés comme des systèmes intelligents ou des esprits-cerveaux. Si l'on ne dote pas les systèmes intelligents que sont les agents de la connaissance de l'existence d'autres systèmes intelligents, on ne voit pas par quel moyen ils pourraient parvenir à cette découverte. Le tournant cognitif ne fait que doter chaque système intelligent de l'information qu'il y a dans le système économique d'autres systèmes intelligents rationnels, eux-mêmes dotés de cette même information. On est bien dans le cadre de ce que Arrow appelle la rationalité de soi et des autres dans un système économique. La décision et l'action sont alors réduits à des algorithmes de calcul.

—44

Lorsque Orléan veut illustrer le rôle du contexte, historique et culturel, dans les prises de décisions des acteurs économiques, il ne se place plus dans le cadre d'un jeu, mais il présente une situation historique concrète¹⁰. Cependant, à aucun moment on ne voit comment il serait possible de passer des enseignements de la théorie des jeux à des situations historiques concrètes. Il y a une différence, qu'il n'est pas

excessif de qualifier de différence ontologique, entre un jeu et l'histoire, ici l'histoire des marchés financiers : c'est qu'il est toujours possible à tout moment d'interrompre un jeu et d'en sortir, alors que cela est évidemment impossible de l'histoire. Nul ne peut échapper à l'histoire, voire même s'échapper d'une histoire : ce que nous enseigne l'exemple du krach d'octobre 1987, c'est finalement que l'histoire de la crise de 1929 n'est en une certaine façon pas terminée, qu'elle n'est pas achevée et se poursuit encore jusqu'à nos jours. Et pourquoi cela ? Parce qu'elle fait encore sens pour les acteurs du présent. C'est cette propriété des histoires que de nous y empêtrer, qui justifie le titre de l'ouvrage cité de Schapp. Il est d'ailleurs tout à fait significatif qu'à cette occasion André Orléan parle d'esprit (cf. note précédente) : dans des situations historiques concrètes les acteurs ne sont pas des systèmes intelligents, mais bien des esprits¹¹ ayant des dispositions pratiques, et parmi celles-ci la disposition économique et donc la rationalité.

—45

Le problème de la théorie économique contemporaine n'est donc pas de donner une extension cognitive à la rationalité instrumentale en incluant les croyances individuelles et collectives au processus de décision. Sans un refus du cognitivisme ou du mentalisme, il n'y a pas de progrès à en attendre. Si, comme nous le pensons, l'économie et donc la rationalité économique sont des dispositions de l'esprit, c'est une ontologie de l'esprit qui doit à l'économie fournir son point de départ. L'esprit ne doit pas être conçu comme ce qui est intérieur à un système intelligent, tel par exemple que des représentations ; l'esprit doit être conçu comme ce qui signifie, ce qui introduit du sens nouveau dans le monde. Il faudrait dire qu'il y a de l'esprit là où il y a de l'ordre et qu'il y a de l'ordre là où il y a du sens.

—46

La marque ou la spécificité de l'esprit, c'est l'intentionnalité. L'esprit se manifeste par une intention de signification. L'esprit est visée de sens. Aussi partout où il y a du sens, et le sens se donne toujours dans un ordre de sens, il y a de l'esprit. Or, le sens n'est pas prisonnier de la matière des systèmes intelligents, mais le sens est bien présent dans le monde, sous la forme d'institutions, de règles, de langage, etc. Dire de la rationalité qu'elle est une disposition de l'esprit, c'est donc situer la rationalité dans le monde. Et c'est encore dire davantage, à savoir qu'il n'y a de rationalité que par rapport à un ordre de sens. En dehors de tout ordre de sens il ne peut être question de quelque façon que ce soit d'une rationalité quelconque. Une

décision, une action ne sont rationnelles que dans un ordre de sens, c'est-à-dire dans un ordre spirituel.

—47

L'esprit n'est donc pas une propriété interne aux agents, pas plus que la rationalité. L'esprit se montre dans l'ordre du sens à l'intérieur duquel évoluent, c'est-à-dire agissent, les acteurs. Et la rationalité d'une décision ou d'une action n'est elle-même concevable que relativement à un tel ordre. Les acteurs au sein d'un même ordre de sens ne sont pas dans la situation de systèmes intelligents simplement informés de l'existence d'autres systèmes intelligents ; les acteurs dans un ordre de sens savent que cet ordre de sens médiatise leurs décisions et actions ; cet ordre de sens, cet esprit des institutions, règles et normes d'action, est un tiers présent, ou même mieux, un tiers actant¹². Autrement dit les acteurs d'un même ordre de sens ont un langage en commun, des règles et institutions : ils ne sont pas obligés de construire des croyances hypothétiques qu'ils attribuent ensuite à un collectif, pour caler leurs décisions sur une telle "saillance", qui n'est en fait qu'une croyance individuelle attribuée à d'autres. Dans un ordre de sens, les acteurs sont dans une situation d'*intersubjectivité*.

—48

L'esprit dont il est question est le fondement de cette intersubjectivité, c'est par lui que les acteurs appartiennent et communiquent dans un même monde social et historique.

—49

Le problème de l'économie n'est pas prioritairement un problème de croyances. La révolution paradigmatique de l'économie ne passera pas par l'incorporation des croyances et représentations au cadre d'analyse de l'économie. Le problème économique identifié comme la possibilité de la coordination des décisions et actions individuelles décentralisées est d'abord le problème de l'intersubjectivité. Non pas qu'il faille supposer des acteurs engagés dans des discussions rationnelles pour la conquête de la vérité ou de la justice, comme dans les dialogues de Platon ou plus près de nous dans la théorie de l'agir communicationnel d'Habermas. Mais simplement parce que les acteurs pratiquement engagés dans le monde pour faire valoir leurs intérêts se confrontent aux intérêts d'autres acteurs. Or la résolution de cette confrontation ne se fait ni par l'interposition d'un commissaire-priseur, ni d'un "régulateur nashien" (Walliser 2002, p. 694), ni non plus par des algorithmes cognitifs infinis ; la résolution de cette confrontation passe par le médium de l'esprit, c'est-à-dire par l'ordre de sens qui est donné aux acteurs, que certes leurs actions contribuent à faire évoluer et à modifier.

—50

L'intersubjectivité doit être posée comme coextensive à l'esprit et donc comme première. C'est la condition pour que les acteurs s'engagent pratiquement avec une certaine efficacité dans le monde. Cette efficacité supposant effectivement comme le fait remarquer Orléan que les acteurs mettent en œuvre "un travail d'interprétation" (2002 p. 723) de l'économie et des actions des acteurs. Mais ce travail d'interprétation suppose une rationalité herméneutique à l'œuvre, c'est-à-dire une disposition des acteurs à se comprendre et à comprendre autrui ; une telle disposition ne pouvant s'exprimer effectivement avec une certaine efficacité que si ils partagent une grammaire commune sise dans l'esprit d'institutions, de règles et de normes, donc dans une histoire commune. Aussi, si extension de la rationalité instrumentale il doit y avoir, c'est d'une extension herméneutique qu'il doit être question. Cependant, avec l'herméneutique ou la faculté interprétative, on se situe d'emblée au-delà de la rationalité, dans le monde du *jugement*. Les acteurs économiques ne sont pas simplement dotés d'une rationalité, que l'on peut enrichir, ils ont une faculté de jugement, et c'est cela qui caractérise l'économie comme une science de l'esprit (Mises 1966, p. 149).

—51

Il faut bien comprendre qu'il s'agit là d'un jeu de langage au sens que cette expression a chez Wittgenstein, dont la cohérence tient à la solidarité conceptuelle de ces trois termes : esprit-intersubjectivité-rationalité herméneutique. Le monde des affaires humaines, dont l'économie est une région, est un monde spirituel, qui constitue le fondement de l'intersubjectivité dans laquelle les acteurs se comprennent pour agir rationnellement.

—52

Sur quelle tradition de pensée économique s'appuyer pour une telle reconstruction ?

—53

La connexion austro-wébérienne (Boettke 1998, Boettke-Storr 2002) est aujourd'hui explorée par les tenants du renouveau autrichien pour lever ces hypothèses. Nous suggérons ici les points d'ancrage de cette voie prometteuse.

—54

L'explication de l'origine des institutions et de la monnaie par Menger constitue en quelque sorte un paradigme, dans lequel est mobilisée une conception de la rationalité qui inclut déjà ce que l'on nomme aujourd'hui une rationalité cognitive. Son approche est toutefois plus riche en cela que les acteurs sont situés dans une histoire - même s'il s'agit d'une

reconstruction hypothétique - et non pas dans des jeux. Cette rationalité est en quelque sorte une rationalité cognitivo-herméneutique. L'individu économique met déjà en œuvre une telle rationalité pour résoudre son problème économique qui est le suivant : dans sa situation initiale l'homme éprouve des besoins qu'il cherche à satisfaire pour rétablir un équilibre intérieur et atteindre un état de bien être supérieur, ce passage ou cette transformation intérieure constituant un accomplissement de soi (1871, Chap. 1, et1) ; pour résoudre ce problème l'acteur calcule, certes, mais il exploite aussi une somme de connaissances qui croît avec la complexification des économies et sociétés, portant sur ses besoins, la qualité des biens, leur quantité disponible, la structure causale qui relie les biens selon leur rang¹³, etc. ; aussi chaque acteur doit-il se former un "jugement" qui synthétise ces informations : il en produit ainsi une connaissance, ce qui correspond à un jugement *déterminant*, mais il produit aussi un jugement de sens qui répond à notre besoin et à notre volonté d'ordonner ce qui se passe sur le marché dans nos fins, ce qui correspond à un jugement *réfléchissant*, selon la distinction établie par Kant. La formation de connaissance ainsi que le jugement de sens sont alors élevés au rang de problème économique, en tant que condition de l'activité de l'acteur qui supporte pour cela des coûts - le rôle du marché étant d'ailleurs à cette occasion souligné par Menger (id., p. 46-47).

—55

Les *Grundsätze* s'articulent autour de la séquence choses-biens-marchandises-monnaie. L'origine de la monnaie¹⁴ est expliquée dans le prolongement de la théorie des biens économiques et de l'échange, donc de la théorie des marchandises. L'explication de la nature et de l'origine de la monnaie vient après la théorie explicative de la formation des prix. Menger veut expliquer le phénomène monétaire à l'intérieur de la théorie économique, dans le cadre de sa théorie des biens : "Is Money an organic member in the world of commodities, or is it an economic anomaly ? Are we to refer its commercial currency and its value in trade to the same causes conditioning those of other goods, or are they the distinct product of convention and authority ?" (1892, p. 69). Le problème tient à l'absence d'utilité propre de la monnaie, *nutzlos* ou *useless*. Menger rejette l'idée d'une origine pragmatique de la monnaie parce qu'elle lui semble anhistorique : "Nevertheless it is clear that the choice of the precious metals by law and convention, even if made in consequence of their peculiar adaptability for monetary purposes, presupposes the pragmatic origin of money, and selection of those metals, and that presupposition is unhistorical." (id., p. 70). Menger veut donc une explication à la fois économique, c'est-à-

dire résultant du choix rationnel des acteurs, et historique, c'est-à-dire valable pour des acteurs empêtrés dans des histoires.

—56

Tout le raisonnement repose sur la notion d'*Absatzfähigkeit*, traduit par l'anglais *saleableness*. Cette notion nomme la facilité ou capacité d'écoulement d'une marchandise sur un marché, c'est en quelque sorte la liquidité d'une marchandise. Il ne s'agit pas bien entendu d'une propriété physique interne ou externe des biens, mais d'une caractéristique de l'échange de marchandises observable sur les marchés, certaines marchandises sont plus demandées que d'autres, elles s'écoulent plus rapidement que d'autres, leur demande est plus durable et récurrente que d'autres, etc. En situation de troc la difficulté ne réside pas tant dans le problème de la rencontre¹⁵ que dans le problème de la double coïncidence des besoins¹⁶. Aussi les acteurs apportant au marché des marchandises plus ou moins liquides, l'échange peut être ponctuellement impossible pour ceux qui apportent les marchandises les moins liquides. Ceux-ci doivent donc céder leur marchandise contre des marchandises qu'ils ne désirent pas pour satisfaire indirectement leurs besoins. Mais quelles marchandises vont-ils accepter ou rechercher dans l'échange, sachant que celles qui répondent directement à leurs besoins sont hors d'atteinte ici et maintenant ?

—57

L'échange indirect s'impose donc comme solution pour atteindre l'objectif de satisfaction des besoins dans l'échange : "By the devious way of a mediate exchange, he gains the prospect of accomplishing his purpose more surely and economically than if he had confined himself to direct exchange." (1892, p. 76). En multipliant les expériences d'échange indirect, les acteurs accumulent de l'information qu'ils vont synthétiser en un jugement de connaissance sur la liquidité relative des marchandises sur tel ou tel marché, mais aussi sur leurs propres intérêts et les moyens les plus économiques de les satisfaire : la rationalité instrumentale n'est donc pas implémentée à l'état achevé de perfection chez les acteurs¹⁷. C'est au cours de la pratique renouvelée des échanges que les acteurs améliorent la connaissance de leurs intérêts et des moyens de les satisfaire au mieux : "And so it has come to pass, that as man became increasingly conversant with these economic advantages, mainly by an insight become traditional, and by the habit of economic action..."¹⁸ (1892, p. 76). Les acteurs économiques ne sont pas des systèmes intelligents qui déduisent leur action d'un algorithme de calcul des décisions des autres systèmes intelligents, il s'agit d'acteurs situés sur des marchés qui partagent avec

les autres acteurs des institutions d'échange et qui écrivent collectivement l'histoire de ces institutions d'échange : ils sont donc empêtrés dans cette histoire dont ils tirent des enseignements pour guider leur action. C'est par l'action économique renouvelée, et l'habitude d'aller au marché, que les acteurs rationalisent la satisfaction de leurs besoins, rationalisent l'accomplissement de leurs fins. La rationalité n'est pas ici antérieure à l'action et définitivement figée, elle se conquiert dans l'action, et les acteurs ne sont pas tous égaux dans ce perfectionnement de leur rationalité économique comme le remarque Menger : "It is certain that this knowledge never arises in every part of a nation at the same time. It is only in the first instance a limited number of economic subjects who will recognise the advantage in such procedure (...). But it is admitted, that there is no better method of enlightening any one about his economic interests than he perceive the economic success of those who use the right means to secure their own." (1892, p. 76-77)¹⁹. Les acteurs réalisent ainsi des progrès dans le discernement ou le jugement économique : "ce progrès de la connaissance économique est ainsi le résultat de progrès culturels généraux"²⁰.

—58

Le motif culturel est très présent dans l'analyse économique de Menger. Les progrès dans la rationalité économique, c'est-à-dire dans la disposition à accomplir ses besoins, sont des progrès culturels, ils sont corrélés à des progrès culturels. Menger ne pense jamais les progrès économiques, qui sont des progrès de la rationalité économique hors de contextes culturels, hors de progrès culturels. L'expression de progrès culturels est bien entendu ambiguë, et mériterait d'être approfondie. Il semble qu'elle signifie chez Menger une amélioration dans la satisfaction de soi, dans l'accomplissement de soi, dont l'action économique est une composante à part entière. La rationalité est un perfectionnement dans l'action qui est lié à l'extension des possibilités de l'esprit, ce qu'il ne faut pas entendre dans le sens privatif d'un esprit individuel, mais dans un sens culturel, donc collectif.

—59

Weber a explicité les catégories fondamentales de la démarche mengerienne. La rationalité est bien chez lui une disposition de l'esprit, esprit qui n'est pas à entendre au sens cognitiviste de système matériel intelligent (le cerveau), mais de ce qui est habité par du sens. Ainsi, aussi bien l'action chez lui est spirituelle en ce sens – "nous entendons par 'activité' un comportement humain (...), quand et pour autant que l'agent ou les agents lui communiquent un *sens* subjectif"²¹ (1995, p. 28), que des institutions²² qui forment une culture, comme les institutions du capita-

lisme. De ce point de vue là, le capitalisme peut être désigné comme "le puissant cosmos de l'ordre économique moderne" (2003, p. 251). C'est un ordre de sens et c'est par rapport à et dans cet ordre de sens que l'action peut être rationnelle. Rationnelle ne peut se dire d'une action que relativement à un ordre de sens. Il y a donc une connexion intime entre la rationalité et le sens qui qualifie essentiellement l'action humaine. Et cela à la fois parce que l'action humaine signifie dans un contexte de sens, qui est un ordre *objectif* de sens, et parce que l'acteur lui communique un sens *subjectif* dans la visée intentionnelle d'un jugement réfléchissant. Il ne peut d'ailleurs y avoir de visée de sens que dans un contexte de sens : aucun acteur ne *crée* ou n'*invente* de sens dans un vide.

—60

La notion de sens surplombe la distinction célèbre entre les types d'action rationnelle, en finalité, *zweckrational*, et en valeur, *wertrational*. Cette distinction vient bien après la définition de l'action humaine. C'est toute action humaine qui est reliée (*verbinden*) à du sens, qu'elle soit rationnelle en finalité ou en valeur. Il faut donc comprendre que l'action ne peut être dite rationnelle que pour autant qu'elle vise un sens, puisqu'il n'y a de rationalité que dans un ordre de sens. Viser (*meinen*) un sens désigne l'intentionnalité ; dans les philosophies qui ont réhabilité cette catégorie scolastique après Brentano, l'intentionnalité caractérise essentiellement la conscience. On peut dire que Weber transfère l'intentionnalité de la conscience à l'action : toute action est chez lui intentionnelle. Il ne s'agit donc plus d'une intentionnalité des actes de conscience comme dans la phénoménologie de Husserl, mais d'une intentionnalité pratique. L'intentionnalité devient ainsi la catégorie fondamentale de l'action, avant la rationalité, car la rationalité présuppose le sens.

—61

L'action est donatrice de sens ; elle se substitue ici à la place qu'occupe la conscience dans la phénoménologie husserlienne. L'action intentionnelle vise une efficacité pratique dans le monde, ce qui n'est concevable que si le monde lui-même est un ordre de sens. Car comment concevoir une efficacité de l'action dans quelque chose qui serait un chaos ? Il faut pour cela de la part de l'acteur un jugement réfléchissant de sens qui trouve de l'ordre dans ce qui se passe et ordonne ainsi ce qui se passe dans ses fins. Par exemple, l'entrepreneur capitaliste protestant intervient efficacement par son action rationnelle dans le monde *précisément* en raison du sens que ce monde a pour lui. L'acteur ne peut donc viser subjectivement un sens dans l'action que pour autant que son monde a un sens objectif pour lui.

—62

Si ce monde a un sens c'est parce qu'il est constitué d'un tissu ou d'un réseau d'institutions qui elles-mêmes reposent sur des idées qu'elles réalisent. Les acteurs forment *avec* ce tissu d'institutions un système signifiant²³. C'est cet ensemble qu'il convient de désigner comme esprit. Les acteurs ne sont jamais dans une relation dyadique simple, comme par exemple la terre avec son satellite la lune ; les acteurs sont toujours dans une relation triadique dans laquelle intervient l'esprit comme tiers actant. C'est ce que Walras avait bien compris : dans son système les agents ne se rencontrent pas comme cela, entre eux s'interpose le marché que Walras a conçu à travers la figure du commissaire-priseur ; mais chez Walras le commissaire-priseur n'est qu'une sorte d'écran. Avec Weber, l'esprit est dans le monde des hommes, il médiatise leurs rencontres, il est un tiers actant en tant que tel, car l'efficacité des rencontres entre acteurs et de leurs actions repose en partie sur la participation de ce tiers actant.

—63

L'esprit objectif, autrement dit le sens objectif des institutions et règles d'actions dans le monde, oriente en partie les actions des individus, ce que Orléan appelle "effet de contexte". Toutes les actions ne sont pas également probables dans une situation historique "spirituelle"²⁴ donnée, parce qu'elles n'ont pas toutes les mêmes "chances", *Chancen*, ou anticipations, *Erwartungen*, de succès : "L'activité, et tout particulièrement l'activité sociale, et plus spécialement encore une relation sociale, peut s'orienter, du côté de ceux qui y participent, d'après la *représentation* de l'existence d'un *ordre légitime*. La chance que les choses se passent réellement ainsi, nous l'appelons 'validité' de l'ordre en question."²⁵ (1995, p. 64). Des acteurs empêtrés dans des histoires n'agissent pas sans représentation de l'ordre dans lequel ils sont insérés, mais cette représentation n'est pas une simple croyance individuelle qui descend du ciel ou qui naît spontanément dans un esprit-cerveau, même si elle inclut une conjecture sur les croyances individuelles des autres acteurs, car ces croyances individuelles prêtées aux autres selon la théorie de la rationalité cognitive ne sont rien de plus qu'une projection de ses propres croyances individuelles sur les autres. En aucun cas, cette théorie de la rationalité cognitive ne permet de comprendre quelque chose comme un ordre légitime. Il faut pour cela supposer une rationalité herméneutique des acteurs, qui fonde leur "travail d'interprétation" (Orléan 2002, p. 723). Et il faut une participation à un monde commun des acteurs, une *inspiration* à ce travail d'interprétation qui soit fournie par l'esprit objectif, base de l'intersubjectivité.

Conclusion

—64

Il n'y a pas de "révolution paradigmatique" à attendre d'une extension de la rationalité instrumentale à la rationalité cognitive, car reposant implicitement sur une approche cognitive de l'esprit, ce "tournant" ne constitue pas un point de rupture. Bien plus, le cognitivisme en économie engage la science économique dans une impasse où elle bute sur des apories. Cependant, cet intérêt pour les représentations et les croyances en économie indique une direction de recherche intéressante : la science économique en faisant sien le problème de la connaissance et donc de la cognition exige une théorie de l'esprit. C'est à ce niveau et non pas à celui de l'hypothèse de rationalité que se joue le vrai tournant de l'économie. Toute théorie prête une rationalité à son objet, c'est là un point de départ incontournable : toute science présuppose un réel rationnel. Mais la théorie de l'économie ne peut s'arrêter là, car sinon son objet, l'agent économique ou l'intelligence économique, ne peut être distingué d'une machine ou de l'intelligence artificielle.

—65

La science contemporaine de l'économie avons-nous dit en introduction, est une forme de connaissance qui se définit par la déduction systématique d'une forme d'organisation de la vie sociale à partir d'une forme d'intelligence : l'économiste déduit l'économie de l'intelligence économique des individus économiques. Mais dans sa forme néoclassique ce programme de recherche ne fait que déduire le fonctionnement d'une machine à partir d'une intelligence artificielle. Le "tournant cognitif" tente d'enrichir l'intelligence des individus économiques, tout en conservant la représentation mécanique de l'économie. Cela est insuffisant, c'est toute la relation des économistes à l'économie et aux économes qu'il convient de reconsidérer. Il faut donc se saisir de l'occasion qu'offre cet intérêt pour la connaissance et la cognition pour aller plus loin et rompre avec le mentalisme caractéristique des sciences cognitives aujourd'hui.

—66

L'économie est une disposition de l'esprit engagée pratiquement dans l'action. Il ne faut pas limiter l'acceptation de l'esprit à sa seule dimension individuelle ; l'esprit doit être conçu comme collectif, il nous faut donc un concept "holiste" et objectif de l'esprit (Descombes 1996). La notion d'esprit est alors coextensive à celle de sens : là où il y a du sens il y a de l'esprit. On veut dire par là qu'il s'agit d'un ordre, un ordre du sens. Et c'est dans et relativement à un ordre

du sens qu'il est cohérent et légitime de parler d'action.

—67

Une action peut ainsi être définie comme l'engagement pratique d'un esprit dans un ordre. L'action atteste une intention. Elle est rationnelle par rapport à cette intention, compte tenu des moyens mis en œuvre, et par rapport à la représentation de l'ordre de sens. La notion de sens est donc ontologiquement première par rapport à celle de rationalité. Il n'est pas possible de qualifier une action rationnelle en dehors d'un sens quelconque, donc en dehors de l'esprit. Aussi le premier qualificatif de la rationalité n'est ni "instrumentale", ni "cognitive", mais "herméneutique", car l'action suppose un "travail de représentation" de soi (de ses fins), des autres et de l'ordre. L'intelligence économique est davantage que la seule transitivité des choix ; l'intelligence économique, c'est du *jugement*, c'est l'exercice d'un jugement. Ce jugement n'est pas la seule application d'une règle ou d'un calcul, comme dans un jugement *déterminant* produisant de la connaissance, mais ce jugement est spécifiquement un jugement de sens, caractéristique d'un jugement *réfléchissant* : le sens n'est pas inscrit dans les choses, c'est l'acteur qui cherche et veut un sens.

—68

Il faut ainsi dépasser les débats sur la rationalité économique, qui ne vont pas assez loin. Le tournant cognitif n'est pas assez radical.

—69

Le courant néoautrichien inscrit son programme de recherche dans cette perspective, prolongeant le dialogue avec l'œuvre de Weber inauguré par Mises et Schütz (1932). Est ainsi identifiée une connexion austro-wébérienne (Boettke 1998), dont Menger et Weber sont les figures tutélaires, à partir de laquelle s'amorce un "tournant herméneutique" (Lavoie 1991). La rationalité économique des acteurs est située dans des ordres significatifs, soit institutionnels, par lesquels ils sont empêtrés dans des histoires. L'origine des institutions, la relation entre la représentation d'un ordre et sa légitimité, la légitimation des représentations d'un ordre, la modification des représentations de l'ordre économique et la façon dont celle-ci affecte sa légitimité, le passage d'un ordre légitime à un autre, etc. constituent autant de chantiers ouverts de ce programme de recherche, aujourd'hui en activité.

Patrick Mardellat

Cahiers d'économie Politique, 2006, n° 50, p. 27-58.

Notes

[1] Une première version de ce texte a fait l'objet d'une présentation au sein du groupe d'Histoire de la Pensée Économique du CLERSE à Lille. Que ses membres en soient remerciés, ainsi que les deux rapporteurs anonymes pour leurs précieux commentaires. L'auteur reste seul responsable des erreurs qui subsisteraient.

[2] Institut d'Études Politiques de Lille-Université de Lille 2, CLERSE CNRS (UMR 8019), 84 rue de Trévis, 59800 Lille, Tél. : 03.20.90.42.73, Fax :03.20.90.48.60, patrick.mardellat@iep.univ-lille2.fr

[3] L'auteur n'a pas l'intention d'ériger la philosophie en tribunal de l'économie. Pas plus que les mathématiques, la philosophie n'est en mesure de tenir ce rôle. Il s'agit plutôt d'affirmer que l'économie, en tant que théorie de la rationalité, s'élève à l'étage de la philosophie et qu'elle en est une branche, ce que les plus grands économistes, Ad. Smith, K. Marx, L. Walras, J.-M. Keynes ont illustré par la hauteur de vue de leur pensée. Il nous semble que Carl Menger et Max Weber constituent un courant de philosophie économique, aujourd'hui identifié par les néo-autrichiens comme la "connexion austro-wébérienne", que l'on peut aussi bien qualifier comme "herméneutique économique" (Don Lavoie 1991), qui gagne en épaisseur et en visibilité académique. C'est à en signaler l'intérêt qu'espère contribuer l'auteur à travers cet article.

[4] Par théorie walrassienne nous ne voulons pas dire spécialement la théorie de Walras en tant que telle, mais la théorie économique qui s'inspire de Walras avec, notamment, les développements de Arrow et Debreu.

[5] Certes nous ne voulons pas dire que la rationalité est étrangère à la loi. Bien au contraire, comme l'affirme Arnaud Berthoud, "rationalité veut dire conformité à une loi ou à une règle." (1994, p. 109). Et c'est d'ailleurs la connaissance de cette conformité qui, étant donnée au secrétaire de marché, lui permet de focaliser les décisions décentralisées des agents sur les valeurs d'équilibre. Sans cette légalité propre à la rationalité instrumentale, le secrétaire de marché serait bien incapable d'une telle performance *cognitive*. Mais cette légalité, aucun des agents, étant données les hypothèses, n'étant en mesure de l'extérioriser et de la communiquer aux autres agents, ne peut s'étendre à l'ensemble du système. Elle n'est pas et ne peut pas être la loi du système économique.

[6] Platon, *Protogoras* 321. La différence entre Walras et le mythe d'Epiméthée est que dans ce dernier, le Titan, après avoir distribué toutes les qualités aux

espèces vivantes, se rendit compte qu'il ne lui restait plus rien pour les hommes ("Cependant Epiméthée, qui n'était pas très réfléchi, avait, sans y prendre garde, dépensé pour les animaux toutes les facultés dont il disposait et il lui restait la race humaine à pourvoir, et il ne savait que faire"), alors que Walras n'ayant rien à distribuer aux animaux disposait de nombreuses qualités dont il n'a pas été généreux pour les hommes. Rappelons que c'est le frère d'Epiméthée, Prométhée, qui tenta de corriger l'oubli en apportant à l'homme la science politique, ce qu'il ne put réaliser ; en compensation il apporta aux hommes le feu volé à Héphestos, soit la technique, "la connaissance des arts", et l'art qui est propre à Athéna (l'art de la guerre) : "et c'est ainsi que l'homme peut se procurer des ressources pour vivre."

[7] La formule CiQ se lit : l'individu i croît que la proposition Q est vraie, et la formule CjCiQ : l'individu j croit que l'individu i croit que la proposition Q est vraie.

[8] Hayek est aujourd'hui reconnu par beaucoup comme l'un des pionniers de ce tournant cognitif. Sont en particulier invoqués ses deux articles : "*Economics and knowledge*" de 1937 et "*The use of knowledge in society*" de 1945, voire à ce propos l'article de C. Schmidt et D. Versailles (1999). D'autres font plutôt référence à Keynes, pour des textes bien connus sur le choix en incertain, comme par exemple André Orléan. Il n'est pas certain que l'on puisse voir là une ligne de fracture entre deux conceptions du "cognitivisme" en économie.

[9] Une section du chapitre 1^{er} "Conceptualisation" de *L'intelligence économique* de Bernard Walliser est intitulée "Extension cognitive".

[10] Il s'agit du krach du 19 octobre 1987 dans lequel il semblerait que la crise de 1929 se soit "imposée à tous les esprits comme la saillance pertinente" (2002, p. 732), c'est-à-dire comme modèle de déroulement d'une crise boursière. "C'est le recours à ce modèle qui permet d'expliquer le caractère excessif des baisses et des ventes. Cette analyse illustre avec force le rôle que jouent les précédents historiques dans la détermination des anticipations collectives du marché."

[11] On pourrait dire à cette occasion que des systèmes intelligents sont dotés de mémoire là où des esprits humains ont des souvenirs ; les premiers ont la mémoire du jeu, ils peuvent reconstituer à rebours par induction rétroactive, "*backward induction*", tous les coups d'un jeu, y compris d'ailleurs des coups hypothétiques, alors que les seconds ont des souvenirs de vécus, qu'ils aient été vécus à la première personne ou qu'ils aient été transmis par apprentissage.

[12] La logique des relations sociales n'est pas une logique binaire, mais une logique ternaire : les relations sociales ne sont pas dyadiques, mais triadiques, comme le montre Vincent Descombes (1996, chap. ¹⁶ et ¹⁷).

[13] Menger appelle biens de rang 1 ceux qui peuvent directement satisfaire les besoins, biens de rang 2 ceux qui doivent d'abord être transformés en biens de rang inférieur pour pouvoir satisfaire les besoins, biens de rang 3 ceux qui doivent être transformés en bien de rang 2 puis de rang 1 avant de pouvoir remplir la même fonction, etc. (1871, Chap. 1, et2).

[14] Tout au long de sa vie Menger n'a pas cessé de revenir sur ce problème théorique. Dès les *Grundsätze* (chap. 8) ses idées essentielles sont déjà affirmées, puis elles seront reprises et développées sans changement notoire dans les *Untersuchungen* (Livre III, chap. 2, et4) et diffusées dans des articles restés célèbres, tels que "*Geld*" (1892 et 1909) et "On The Origin Of Money" (1892) qui en est une version anglaise condensée. Ce n'est pas tant ici la théorie mengerienne de la monnaie qui nous intéresse que la représentation de l'acteur et de sa rationalité qu'elle suppose.

[15] "So liegt die eigentliche Schwierigkeit des Tauschhandels nicht in der Begegnung der Kontrahenten." (1909, pp. 5-6).

[16] "Die der Entwicklung des naturalen Güterausstausches entgegenstehenden Schwierigkeiten liegen in Wahrheit wo anders. Sie liegen darin, dass auf den Märkten des Tauschhandels Kontrahentenpaare, die ihrer Waren wechselseitig bedürfen, nur in einer verhältnismässig geringen Anzahl von Fällen tatsächlich vorhanden sind ..." (1909, p. 6).

[17] "Er [der Einzelne] gewinnt auf dem Umwege eines vermittelnden Tausches (durch Hingabe seiner minder marktgängigen Waren gegen marktgängigere) die Aussicht, seinen Endzweck sicherer und ökonomischer, als bei Beschränkung auf den direkten Eintausch, zu erreichen." (1909, pp. 8-9).

[18] Et encore : "In this way practice and habit have certainly contributed not a little to cause goods, which were most saleable at any time, to be accepted not only by many, but finally by all ..." (id., p. 77).

[19] Dans le texte allemand de 1909 on lit: "Diese Erkenntnis ist sicherlich nirgends bei allen Gliedern eines Volkes gleichzeitig entstanden; es wird vielmehr, wie bei allen Kulturfortschritten, zunächst nur eine Anzahl von wirtschaftenden Subjekten den aus dem obigen Vorgange für ihre Wirtschaft sich ergebenden Vorteil erkannt haben (...). Da es nun

aber bekanntlich kein besseres Mittel gibt, jemanden über seine ökonomischen Interessen aufzuklären, als die Wahrnehmung der ökonomischen Erfolge derjenigen, welche, die richtigen Mittel zur Erreichung derselben zu gebrauchen, die Einsicht und die Tatkraft haben..." (p. 9) Menger parle d'acteurs plus clairvoyants et plus capables que d'autres : "die einsichtsvollsten und tüchtigsten wirtschaftenden Subjekte" (ibid.).

[20] "Dieser Fortschritt der ökonomischen Einsichten ist nun als Ergebnis allgemeinen Kulturfortschrittes" (1909, p. 9).

[21] "'Handeln' soll dabei ein menschliches Verhalten (...) heißen, wenn und insofern als der oder die Handelnden mit ihm einen subjektiven *Sinn* verbinden." (1972, p. 1)

[22] Parmi celles-ci on peut relever le métier dans le sens d'une profession-vocation, la propriété privée des moyens de production, le compte de capital, l'entreprise, un droit rationnel, la circulation généralisée de la monnaie, etc.

[23] Ce qui correspond *grosso modo* à ce que Dilthey nomme "ensemble interactif" (1988, p. 105 sq.).

[24] Une époque a *son* esprit, et cet esprit imprègne les institutions, les règles, les normes, etc. dans lesquelles agissent les individus. Cet esprit se retrouve donc aussi dans les fins poursuivies par les acteurs, dans leurs valeurs, dans leurs actions. *L'éthique protestante...* est une enquête sur les sources de l'esprit du capitalisme moderne ; dans les années trente Karl Jaspers, un proche de Max Weber, s'interrogeait sur *La situation spirituelle de notre époque*. On peut rattacher le livre de Boltanski et Chiapello sur *Le nouvel esprit du capitalisme* à cette même tradition d'enquête.

[25] Le texte allemand : "Handeln, insbesondere soziales Handeln und wiederum insbesondere eine soziale Beziehung, können von seiten der Beteiligten an der *Vorstellung* vom Bestehen einer *legitimen Ordnung* orientiert werden. Die Chance, dass dies tatsächlich geschieht, soll, Geltung' der betreffenden Ordnung heißen." (1972, p. 16).

BIBLIOGRAPHIE

- Arrow K.J. (1986), "De la rationalité de soi et des autres dans un système économique", in *Théorie de l'information et des organisations*, Paris, Dunod, 2000.
- Berthoud A. (1994), « Remarques sur la rationalité instrumentale », *Cahiers d'Economie Politique*, 24-25, p105-124, Paris, L'Harmattan.
- Berthoud A. (2002), *Essais de philosophie économique. Platon, Aristote, Hobbes, A. Smith, Marx*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.
- Boltanski L., Chiapello E. (1999), *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard.
- Borges J.L. (1988), *L'Aleph*, Paris, Gallimard-Tel.
- Boudon R. (2002), « Utilité ou rationalité ? Rationalité restreinte ou générale ? », *Revue d'économie politique*, 112 (5), p755-772, Paris, Dalloz.
- Boettke P. (1998), "Rational Choice and Human Agency in Economics and Sociology: Exploring the Weber-Austrian Connection", in Boettke Peter and Prychitko David, éd., *Market Process Theories*, Cheltenham, Elgar, 1998.
- Boettke P., Storr V.H. (2002), "Polity, Society and Economy in Weber, Mises and Hayek", *American Journal of Economics and Sociology*, Vol. 61, no 1, January, pp. 161-91.
- Descombes V. (1995), *La denrée mentale*, Paris, Les Éditions de Minuit. Descombes V. (1996), *Les institutions du sens*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- Dilthey W. (1910), *L'édification du monde historique dans les sciences de l'esprit*, trad. fr., Paris, Les éditions du CERF.
- Hayek F.A. (1937), « Économie et connaissance », in *Cahiers d'Économie Politique*, no 43, pp. 119-34.
- Hayek F.A. (1945), « L'utilisation de l'information dans la société », in *Revue Française d'Économie*, no 1-2, p117-40, 1986.
- Hayek F.A. (1952), *L'ordre sensoriel. Une enquête sur les fondements de la psychologie théorique*, Paris, CNRS-éditions, 2001.
- Jaspers K. (1952), *La situation spirituelle de notre époque*, Paris, Desclée de Brouwer.
- Lavoie D. (1991), éd., *Economics and Hermeneutics*, London and New York, Routledge.
- Menger C. (1871), *Grundsätze der Volkswirtschaftslehre*, in *Gesammelte Werke I*, Tübingen, J.C.B. Mohr, 1968.
- Menger C. (1883), *Untersuchungen über die Methode der Socialwissenschaften, und der Politischen Oekonomie insbesondere*, in *Gesammelte Werke II*, Tübingen, J.C.B. Mohr, 1969.
- Menger C. (1892), « On The Origin Of Money », *Economic Journal*, Vol. 2, repris in Menger C. (1909), *Geld*, in *Gesammelte Werke IV*, p1-116, Tübingen, J.C.B. Mohr, 1970.
- Mises L. von (1966), *L'action humaine*, trad. fr., Paris, PUF.
- Muth J. (1961), "Anticipations rationnelles et théorie des mouvements de prix", in *La macroéconomie après Lucas*, textes choisis par G. Abraham-Frois et F. Larbre, p47-61, Paris, Economica, 1998.
- Orlean A. (2002), « Le tournant cognitif en économie », *Revue d'Economie Politique*, Vol. 112 (5), p717-738, Paris, Dalloz.
- Platon (1967), *Protagoras*, Paris, Flammarion.
- Rebeyrol A. (1999), *La pensée économique de Walras*, Paris, Dunod.
- Schapp W. (1983), *Empêtrés dans des histoires*, trad. J. Greisch, Paris, Cerf, 1992.
- Schmidt Ch., Versailles D.W. (1999), « Une théorie hayekienne de la connaissance économique? », *Revue d'Economie Politique*, Vol. 109 (6), pp. 817-32.
- Schütz A. (1932), *The Phenomenology of the Social World*, trad. angl., Evanston, Northwestern University Press, 1997.
- Smith A. (1776), *La richesse des nations*, Paris, Flammarion, 1991.
- Walliser B. (1994), *L'intelligence économique*, Paris, Odile Jacob.
- Walliser B. (2002), « Les justifications des notions d'équilibre de jeux », *Revue d'Economie Politique*, Vol. 112 (5), pp. 693-716.
- Weber M. (1972), *Wirtschaft und Gesellschaft*, Tübingen, J.C.B. Mohr.
- Weber M. (1995), *Economie et société I*, Paris, Plon.
- Weber M. (2003), *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard.